

le petit gard rouge



Dossier
de diffusion

Textes
et dessins
Chen
Jiang Hong

Mise en
scène
François
Orsoni



Création	Mars 2022 À la MC 93 - Maison de la Culture de Seine-Saint-Denis
	Spectacle jeune public pour grand plateau
Mise en scène Textes et dessins	François Orsoni Chen Jiang Hong
Avec	Lili Chen, Alban Guyon et Namkyung Kim
Scénographie, vidéo	Pierre Nouvel
Création sonore et régie son	Valentin Chancelle
Création sonore et bruitage	Éléonore Mallo
Régie générale	Antoine Seigneur Guerrini, François Burelli
Création lumière	Antoine Seigneur Guerrini
Langue des signes	Sophie Hirschi
Direction artistique	Natalia Brillì
Régie vidéo	Thomas Lanza
Production Coproduction	Théâtre de Nénéka MC 93, Maison de la Culture de Seine-Saint-Denis, Spaziu Culturale Natale Rochiccioli de Carghjese, La Ferme du Buisson - Scène nationale de Marne-la-Vallée, Maison de la Culture d'Amiens - Pôle européen de création et de production Construction décor par les ateliers de la MC 93 Remerciements à Léa Chevrier, Zhuoer Zhu
Compagnie soutenue par	La collectivité de Corse et la Ville d'Ajaccio
Avec le soutien de	La Ménagerie de Verre, dans le cadre du StudioLab La SPEDIDAM
	<i>Le petit garde rouge est édité à l'École des loisirs sous le titre <i>Mao et Moi</i>.</i>
Dessins	© Chen Jiang Hong

Calendrier de diffusion
Saison 2021/2022

10 > 19 Mars 2022
MC 93, Bobigny
(12 représentations)

27 > 29 Mars 2022
Théâtre Jean Vilar, Suresnes
(5 représentations)

3 Avril 2022
Spaziu Culturale Natale Rochiccioli, Carghjese
(1 représentation)

5 Avril 2022
Théâtre de Propriano
(2 représentations)

7 et 8 Avril 2022
Ajaccio
(3 représentations)

www.neneka.fr

L'histoire

Album autobiographique de Chen Jiang Hong paru en 2008 à l'École des loisirs sous le titre *Mao et Moi, Le petit garde rouge* retrace le parcours d'un enfant chinois pris dans la tourmente de l'Histoire. Alors qu'il coule une enfance paisible auprès de ses parents, grands-parents et sa sœur sourde-muette, sa vie est bouleversée par l'arrivée de la Révolution Culturelle.

Cet épisode affleurerait déjà dans *Les Contes Chinois*, précédente adaptation de deux autres ouvrages de Chen Jiang Hong par François Orsoni: "*Le Prince tigre* est déjà une métaphore de l'exil, l'histoire d'un enfant parti seul se confronter à un monde hostile, tandis que *Le Cheval magique* de Han Gan raconte l'histoire d'un enfant qui s'émancipe à travers l'art. Nous avons déjà là deux éléments essentiels de la vie de Chen.

Le petit garde rouge — traduction littérale du titre chinois — se place à ce moment précis où tout bascule."

Violence, spoliation, propagande, humiliation... Chen assiste avec ses yeux d'enfant à l'éclosion d'un monde où l'on brûle les livres et détruit les souvenirs, révolution longtemps idéalisée par le monde Occidental.



© Huma Rosentalski



© Huma Rosentalski



© Simon Gosselin

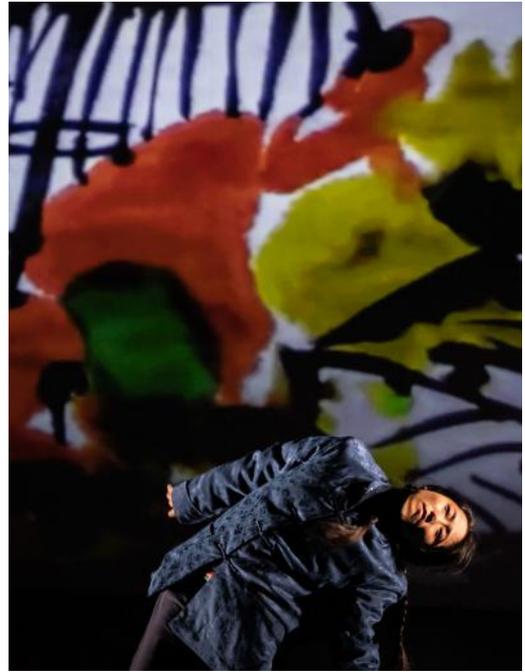
Note d'intention du metteur en scène

J'ai découvert le travail de Chen sur une vidéo dans laquelle on le voyait dessiner devant des enfants. L'énergie qu'il dégageait m'avait beaucoup ému. La puissance du dessin fascinait ces enfants, médusés, concentrés, hilares autour de lui... C'est à partir de ces quelques images que je suis allé vers ses livres.

Les choses se sont faites peu à peu: d'abord sous la forme de performances dans des festivals de littérature jeunesse ou de BD, quand Chen était l'invité. Et avec des moyens très simples, nous proposons une mise en espace de ses histoires illustrées.

J'ai ensuite proposé au scénographe Pierre Nouvel de nous rejoindre, et c'est ainsi que sont nés les *Contes chinois*. Le spectacle a rencontré un large public, souvent sur de très grands plateaux, et toujours, de représentation en représentation, la simplicité du dispositif a su opérer. Lorsque Chen se met à dessiner, le silence s'installe. Cette succession de signes abstraits, comme une dramaturgie qui s'invente en direct, touche les enfants à l'endroit de leur imagination pour devenir quelque chose de très concret.

Lorsque nous avons voulu refaire un projet ensemble, j'ai souhaité adapter *Mao et Moi*, œuvre autobiographique, sorte d'album documentaire illustré de la vie d'un enfant durant la révolution culturelle.

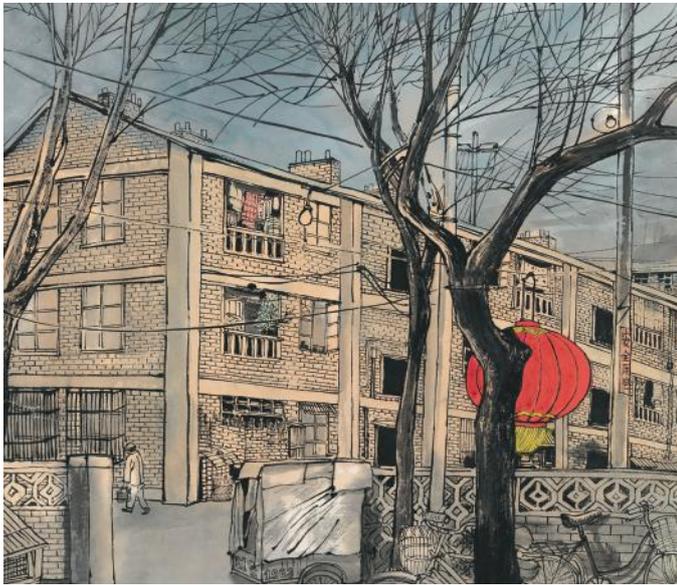


© Simon Gosselin

Il s'agira de raconter la même histoire qu'avec les *Contes chinois* finalement, mais d'une autre manière. Chen est un être déraciné. Toute sa vie est imprégnée de cela. C'est cet exil et cette quête d'identité, ce regard qu'il pose aujourd'hui sur son pays qui est ici en jeu.

Lors de la première séance de travail, j'ai demandé à Chen de lire son propre texte. Au bout de quelques lignes, il était en larmes, soudainement replongé dans ce passé douloureux.

Nous avons tous compris que la Révolution culturelle chinoise avait été extrêmement traumatique, alors même que le petit garde rouge est écrit avec la plus grande délicatesse. En racontant de simples faits, il livre avec une grande sincérité un moment de vie très puissant.



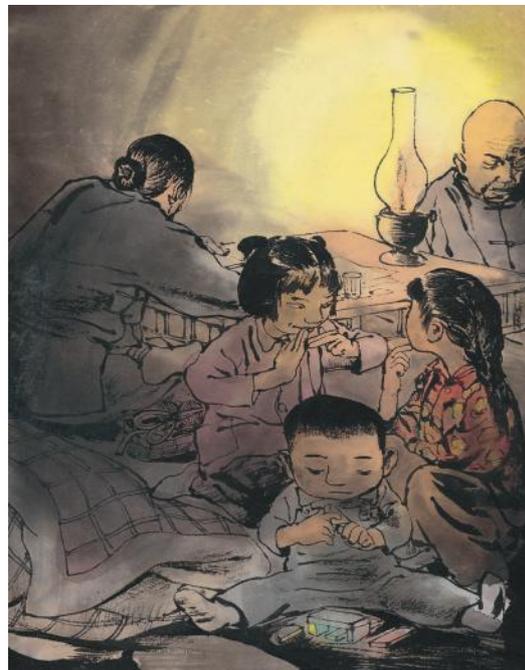
Ce spectacle racontera la vie d'un enfant qui réussit à transformer une expérience extrêmement dure en une voie d'émancipation. Chen a quitté la Chine peu de temps après avoir fini les beaux-arts de Pékin, pour se reconstruire ailleurs, dans ses livres, dans ses images et dans ses tableaux, en France et maintenant avec nous sur la scène.

La réalité mentale de l'abstraction imprègne son œuvre picturale. Mais il a une grande générosité avec les enfants et exprime aussi la poésie du quotidien avec ses pinceaux, avec comme port d'attache cette maison familiale qui constitue le point de départ de sa créativité. C'est la vie d'un enfant dans cette maison pendant la Révolution culturelle que raconte *Le petit garde rouge*. L'ennui, les jeux malgré la violence politique, la vie de famille, l'insouciance et les croyances mystérieuses.

Demain, il sera face à nous et en action, la preuve vivante d'une histoire toujours en mouvement. En découvrant ce récit, les enfants inscrivent en eux la force d'un chemin initiatique, avec la présence de Chen sur le plateau, en tant qu'illustrateur et scénographe de sa propre vie.

François Orsoni

Le tour de force de ce récit est de réussir à ne porter aucun jugement sur l'événement politique que fut la Révolution culturelle. Il nous conte la réalité du quotidien et ses conséquences très concrètes sur la vie d'un enfant: la disparition des poules, le départ brutal du père pour de nombreuses années, la fin de toute forme d'identification personnelle, les humiliations publiques, le manque de nourriture, les psaumes maoïstes récités naïvement non sans une certaine fierté...



Note de l'auteur

Mon premier travail étant avant tout d'être peintre, le livre et le théâtre me sont arrivés comme des cadeaux du ciel. Je pourrais presque dire que j'ai illustré et écrit des histoires par accident. Lors de la précédente création de François autour des *Contes chinois*, j'ai envisagé le projet comme un pur moment de partage, avec toujours beaucoup d'insouciance, et je pense que c'est aussi pour cela que le spectacle a rencontré un si large public.

Je ne ressens jamais aucune angoisse à l'idée de monter sur scène, je le fais toujours avec plaisir et légèreté. Au fil des représentations, j'ai beaucoup appris sur le théâtre, et c'est avec une grande joie que je poursuis cette adaptation du *Petit garde rouge*, qui est un livre extrêmement important pour moi.

C'est un livre très personnel, dans lequel je retrace l'histoire de la Chine à travers celle d'un enfant.



Je pense qu'il est de mon devoir de transmettre ce récit aux jeunes générations, afin qu'elles puissent mieux comprendre la Chine d'aujourd'hui, mais aussi comment cet épisode a durablement marqué le 20^{ème} siècle.

Je vois aujourd'hui cela comme une mission, à la fois politique et humaniste, et le théâtre permet cela, bien au-delà du livre. Je ressens la nécessité de me faire "l'outil" d'une ambition artistique qui me dépasse, et d'avoir le courage de me confronter à mon passé sur un plateau.

C'est avec beaucoup d'émotion, et un sentiment de véritable responsabilité vis à vis du jeune public, que je souhaite donner suite à la belle aventure esthétique et humaine qu'ont été les *Contes chinois*.

Chen Jiang Hong



© Simon Gosselin



© Simon Gosselin



© Huma Rosentalski

Entretien avec François Orsoni

En quoi ce projet fait-il suite aux *Contes chinois*, votre première collaboration avec Chen Jiang Hong ?

François Orsoni : Le large succès public du spectacle *Contes chinois* nous a donné envie de continuer à explorer la relation entre le dessin, le récit et la musique. Je ne voulais pas pour autant rééditer une formule qui avait bien fonctionné. J'ai jeté mon dévolu sur *Mao et Moi*, qui est à part dans les livres de Chen : c'est un album autobiographique et documentaire sur son enfance en Chine pendant la révolution culturelle. C'est plus dense, moins métaphorique et moins onirique que ses contes. Le dessin, l'art, grâce auxquels Chen a pu fuir la Chine et l'exil, le rapport à l'identité sont toujours au cœur de son travail. Mais cette fois, de manière directe. Ce récit est très dur sur le fond mais ce n'est pas manifeste dans l'album qu'il en a fait car Chen a toujours conscience du regard de l'enfant auquel il s'adresse.

Comment partager cette histoire avec un jeune public ?

C'est un récit à hauteur d'enfant : dans une famille de classe moyenne, un petit garçon voit son cocon et son confort brusquement percutés par le choc exogène de la révolution et se recrée un monde qui reste tout à fait vivant, ludique et positif malgré les traumatismes.

Dans le livre album, tout a un sens dans le moindre détail, les objets qu'il dessine, les odeurs, les sensations qu'il transmet. C'est donc un voyage sensoriel imagé et auditif autour de la vie de cet enfant que l'on découvre sur scène. On le retrouve cinquante ans plus tard en train de dessiner et de revivre cette expérience d'enfant. Cette présence sur le plateau de théâtre de la personne dont on raconte l'histoire est assez rare.

Chen a un rapport étonnamment fort avec les enfants, dont il capte l'attention par la force de

son dessin. Mais ce n'est pas que performatif. D'une certaine façon, il communique avec eux. Le choc de la révolution culturelle lui a volé son enfance et l'a forcé à devenir adulte très vite. Je crois que cette relation qu'il a avec les enfants est une manière pour lui de revenir à ce moment perdu.

Inspiré de l'album, le spectacle est-il une restitution ou une réinterprétation ?

Les deux. Nous allons mixer les illustrations de l'album et du dessin en direct. Et y ajouter des images réelles de cette époque. Le travail ressemble à un montage de film. On dispose du texte, dont on ne va pas forcément tout garder, et de récits de Chen qu'on peut rajouter. On a aussi plusieurs dispositifs vidéo, une bruiteuse cinéma qui va faire un arrangement sonore des situations, Chen qui va dessiner. L'idée est de fabriquer une illusion en direct, dont le résultat est cette image dont les enfants sont coutumiers ; ce qui est exceptionnel, c'est qu'ils voient la fabrication de cette image.

Le dessin en direct a une puissance incroyable. Chen a une rapidité d'exécution extraordinaire. Il a une capacité à dessiner fascinante et navigue entre l'abstraction et le concret : il crée des formes indéchiffrables pendant un temps et soudain par un détail, tout s'éclaire dans le récit. Tout le défi du spectacle est de créer de l'intensité par ces micro-événements dessinés. Il s'agit aussi de retrouver, dans un immense espace, l'intimité de ce qui se passe à la lecture d'un livre à un enfant, en tournant les pages et en égrenant mots et images. Cela nous renvoie à la fascination des êtres humains pour les histoires. On l'oublie un peu mais c'est très mystérieux.

L'arrière-plan historique est-il nécessaire à la compréhension du récit ?

J'ai toujours questionné la dimension politique dans mon travail de metteur en scène, et Chen est radicalement opposé à ce qui se passe en Chine depuis quarante ans. Mais je crois assez dangereux d'attaquer un spectacle pour enfants par cet angle car c'est un borborygme d'où il est difficile de sortir. Chen lui-même a insisté pour que nous racontions cette histoire du point de vue de l'enfant qui traverse ces événements, depuis des détails quotidiens jusqu'à la disparition des êtres chers.

Les jeunes spectateurs vont recevoir cette histoire, sans peut-être en comprendre l'arrière-plan historique mais ils auront l'intégralité de leur vie pour ce faire. C'est le cas de beaucoup de récits. Prenez *La Chèvre de monsieur Seguin* ou *Pinocchio* : on voit très bien les images en étant enfant mais les interprétations viennent plus tard. Si les enfants sont marqués par le spectacle, leur imaginaire pourra déployer une pensée. Mais on ne peut pas être didactique dans le temps du spectacle. Ce serait ennuyeux. Il faut que ça reste ludique.

En revanche, le spectacle porte des thèmes liés à la vie de Chen, immédiatement compréhensibles par les enfants : l'émancipation par l'art – c'est par le dessin qu'il est entré aux Beaux-Arts de Pékin et qu'il a été repéré par un attaché culturel français qui a tout fait pour lui faire quitter la Chine ; et puis le rapport à l'immigration, à l'exil : que signifie abandonner son pays, sa famille et se retrouver seul loin de ses repères et de ses attaches ? On ne part pas quand tout se passe bien chez soi.

Qu'est-ce que ces deux expériences de spectacle jeune public ont apporté à votre travail de metteur en scène ?

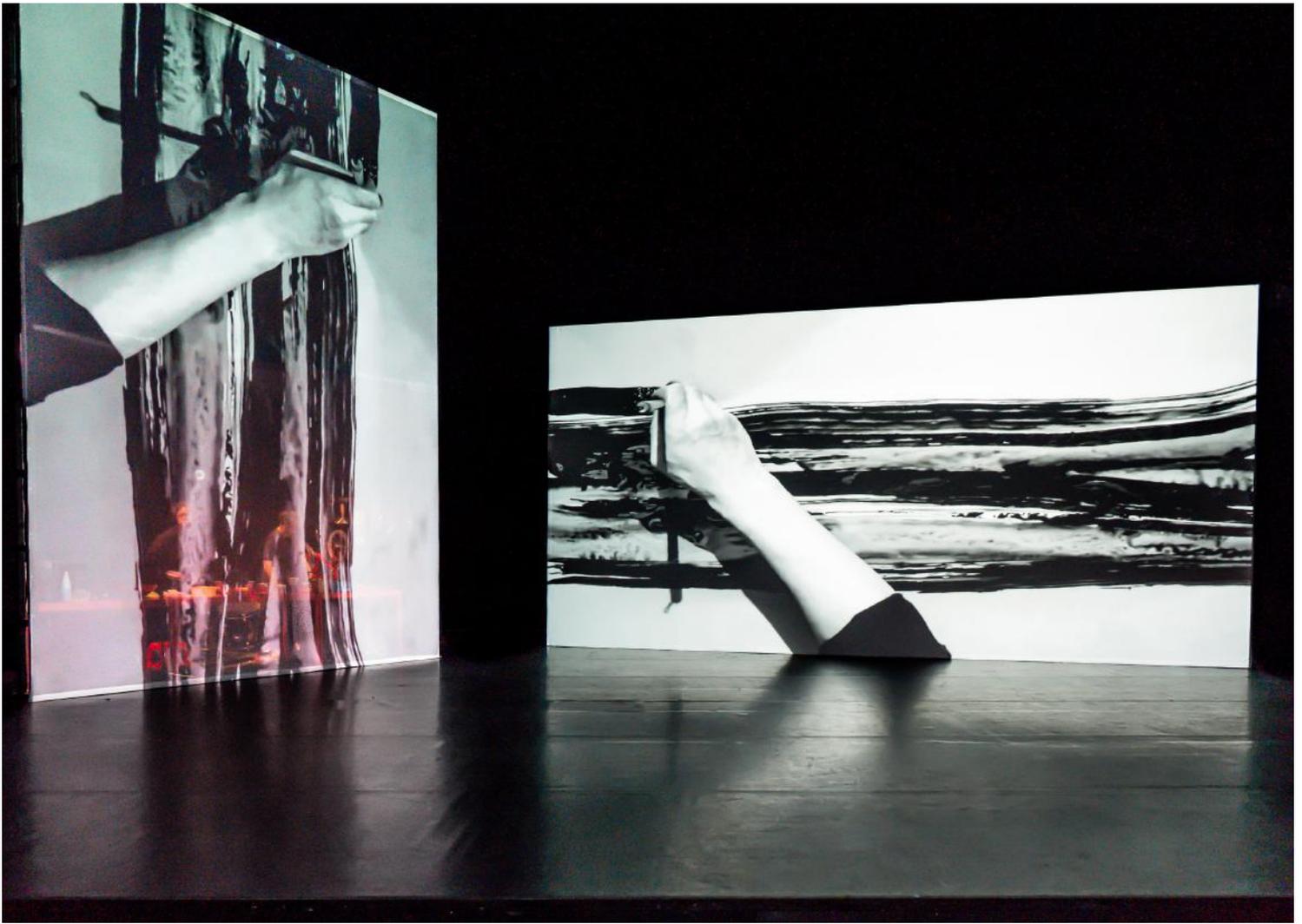
Ce qui est excitant avec les spectacles pour enfants, comme avec la comédie, c'est qu'il faut que ça marche tout de suite. On ne peut avoir de baisse d'énergie, il faut les capter et les tenir sinon c'est la foire ! Notre force réside dans le dessin de Chen et le fait qu'il raconte sa propre histoire. Le récit est fait de mots simples qui rendent l'histoire

accessible à tous les âges. Cela m'a permis de retrouver une forme de « simplicité barbare », pour citer Baudelaire. Les enfants ont un rapport au spectacle ultra intuitif, une grande liberté, une absence de codes. Tout cela nettoie beaucoup des habitudes d'un théâtre public souvent très référencé et intellectuel.

Par ailleurs, ces histoires très cruelles ont malgré tout une énergie et une fin positive, tournée vers le futur. Les spectacles adressés au jeune public obligent à garder une forme d'espoir. Cela me plaît de faire en sorte que les gens soient chargés de bonnes ondes à la fin de la représentation. Loin des tendances un peu masochistes ou noires que peuvent avoir le théâtre et la littérature.

L'exercice de mise en scène est aussi particulier ici puisqu'il s'agit d'un spectacle sur un créateur qui est présent. Donc ma place de metteur en scène consiste à être un liant entre les différents postes. Je suis moins central que quand je monte un texte d'un auteur absent et que je questionne les raisons conscientes et inconscientes qui m'amènent à mettre en scène telle ou telle pièce. Ce spectacle est inséparable de la relation très amicale que j'ai avec cet artiste, depuis des années.

Propos recueillis par Olivia Burton
pour la MC 93 en avril 2021



© Huma Rosentalski

Mao et Moi, quelques extraits

Le printemps est arrivé.

Nous sommes en 1966, dans une grande ville du nord de la Chine.

Une petite rue grise. Une odeur de charbon flotte dans l'air.

Des fils électriques s'agitent au vent.

Dans une rangée de bâtiments en brique, un immeuble dont mon père m'a dit qu'il s'était construit très vite, dans les années cinquante.

C'est au deuxième étage que vivait ma famille, c'est-à-dire mes parents, mes grands-parents, mes deux sœurs et moi.

Lorsque ma sœur aînée, qui était sourde-muette, est arrivée à l'âge de la scolarité, mes parents l'ont inscrite dans une école pour enfants handicapés. Le trajet était très long et elle devait se lever très tôt pour aller prendre le bus.

Il fallait parfois l'attendre pendant des heures et les gens y étaient serrés comme des sardines.

A son retour de l'école, ma sœur m'apprenait la langue des signes.

Plus tard, elle me raconta des films entiers avec ses mains, comme une grande actrice.

Elle me faisait aussi partager ses cours et m'apprenait à dessiner.

J'adorais aller chez Madame Liu, notre voisine. Elle avait toujours des bonbons pour moi. Je me souviens de la marque: "Grand Lapin" de Shanghai. Chez elle, il y avait aussi beaucoup de livres, et une foule de choses intéressantes.

Madame Liu était une femme élégante, qui portait toujours des vêtements bien coupés et de jolies épingles à cheveux. Elle parlait très peu.

Elle m'avait appris à fabriquer des danseuses avec les papiers de bonbon.

Elle me faisait écouter de la musique sur un vieux phonographe.

Des années plus tard, j'ai compris que c'étaient des œuvres de Mozart.

Un an après mon entrée à l'école, en 1971, je devins petit garde rouge du Parti communiste.

La maîtresse nous donna à chacun un brassard rouge. Mon cœur était emplis de fierté.

Impatient de partager ma joie avec mes grands-parents, je courus à toute vitesse jusqu'à la maison.

Mais en arrivant, je sentis tout de suite que quelque chose n'allait pas. Grand-Père était gravement malade. Grand-Mère le veillait. Elle m'a permis de m'approcher du lit et Grand-Père a pris ma main.

Le lendemain, on le transporta à l'hôpital. Maman l'accompagnait.

Elle fut la dernière à le voir vivant. Elle ne rapporta que ses vêtements et le lait encore tiède auquel seuls avaient droit les malades.

Le jour des obsèques, j'eus l'impression que le monde s'écroulait autour de moi.

"Ton grand-père est monté au ciel. Là-haut, il a de quoi manger et boire", me disait Grand-Mère.

Dans l'espoir de me rapprocher de Grand-Père, je suis monté sur le toit de l'immeuble.

J'avais toujours eu peur d'y aller auparavant.

Sous le ciel nocturne, ma pensée plongea dans le vide.

Une peur sourde m'étreignait jusqu'à me donner le vertige:

"Pourquoi les gens nous quittent-ils? Et qu'est-ce que la mort? Ciel, réponds-moi!"

La Révolution culturelle



La Révolution culturelle est une période sombre de l'histoire de la Chine, qui commence en 1966 pour s'achever en 1976 à la mort de Mao Zedong.

La Révolution culturelle prétendait remettre en cause toutes les hiérarchies et éradiquer toutes les valeurs traditionnelles. Les "gardes rouges" sont le bras armé de cette révolution qui pousse le pays au bord de la guerre civile. Ils persécutent au nom du culte de Mao, tous les responsables politiques du pays, les cadres, les intellectuels et les artistes.

La Révolution culturelle apparaît aujourd'hui comme un gigantesque chaos provoqué par Mao lui-même, afin de reprendre la direction de l'Etat et du Parti, dont il avait été écarté en raison de l'échec de ses choix économiques dans les années 1950.

Les dégâts de la Révolution culturelle sont encore perceptibles aujourd'hui en Chine dans l'esprit des personnes d'âge moyen. Les jeunes, eux, ont une perception très confuse de ce qui s'est réellement passé durant ces années d'horreur. Le pouvoir fait tout ce qu'il peut, depuis trente ans, pour que toutes les générations oublient cette page d'histoire. La Révolution culturelle est à peine enseignée en classe. Les films et les livres traitant de cette période se comptent sur les doigts de la main.



© Huma Rosentalski

Biographies

François Orsoni

C'est au retour d'un séjour professionnel en Californie que François Orsoni, spécialiste de macro-économie monétaire, décide de s'inscrire dans une école de théâtre. Il a alors vingt-sept ans et débute comme acteur, avant de s'intéresser à la mise en scène pour présenter successivement *L'Imbécile* et *Le Bonnet du fou* de Luigi Pirandello.

Sa rencontre avec les comédiens Alban Guyon, Clotilde Hesme et Thomas Landbo, l'encourage à fonder, en 1999, sa propre compagnie : le **Théâtre NéNéKa**. Plaçant la parole au centre de sa démarche artistique, François Orsoni et ses acteurs questionnent successivement Pirandello, Pasolini, Boulgakov, Py, Loher, Maupassant, Brecht (*Jean La Chance* et *Baal*), Horváth (*Jeunesse sans Dieu*) Büchner (*La mort de Danton*), Sciascia, et plus récemment Shakespeare (*Coriolan*), ne négligeant pas un théâtre pour tous les publics en adaptant deux livres de Chen Jiang Hong, *Le prince Tigre* et *Le Cheval magique de Han Gan*.

Les auteurs qu'il choisit dénoncent chacun à leur manière l'ordre établi et les faux-semblants, ils dérangent et bouleversent en allant aux plus profonds des questionnements et des contradictions de la condition humaine. Le choix de ces textes est aussi très souvent lié aux lieux, intérieurs ou extérieurs, dans lesquels ils seront présentés et bien sûr aux acteurs qui les donneront à entendre. François Orsoni aime travailler avec de longues périodes d'improvisation permettant aux acteurs de créer dans une grande liberté. Soucieux de les faire évoluer dans des scénographies d'une extrême simplicité, il attend d'eux qu'ils deviennent des corps qui disent, au service d'un texte qui parle.

Invité au festival d'Avignon en 2010, ses spectacles sont créés et joués en Corse, puis souvent repris au théâtre de la Bastille à Paris, à la MC93 de Bobigny, au théâtre d'Arles, ainsi que dans de nombreux Centres Dramatiques Nationaux. Il fut également invité dans des festivals internationaux en Argentine, en Chine, en Italie, en Suisse et en Allemagne.

En 2019, François Orsoni est invité à la Villa Medici, Académie de France à Rome, pour une résidence de recherches.

Chen Jiang Hong

Chen Jiang Hong est né en 1963 en Chine. Peintre et illustrateur, il a été formé aux Beaux-Arts de Pékin. En 1987 il vient s'installer en France.

Après une année passée aux Beaux-Arts de Paris, il débute une carrière d'illustrateur.

Il est en même temps remarqué pour ses toiles, où il associe la peinture traditionnelle chinoise à la modernité des techniques occidentales. Dès 1989, ses tableaux sont exposés au Musée National d'Art Moderne.

Aujourd'hui son œuvre est largement exposée en France et à l'étranger. Ses peintures et ses encres s'inspirent le plus souvent de la nature – tiges, lotus, bambous – dont il tente de recréer le souffle primordial.

Parallèlement, il continue à écrire et à illustrer de nombreux albums pour la jeunesse. Pour ses illustrations, il utilise une technique traditionnelle à l'encre de Chine, sur papier de riz. Il en résulte de somptueux albums, d'un grand raffinement, aux teintes subtiles, une véritable invitation au voyage et à la rêverie.

Livres illustrés

Parmi ses livres les plus connus publiés à l'École des loisirs

- . *La légende du cerf-volant*
- . *Je ne vais pas pleurer*
- . *Dragon de Feu*
- . *Zhang Kui*
- . *Petit Aigle*
- . *Le Cheval magique de Han Gan*
- . *Lian*
- . *Le Prince Tigre*
- . *Mao et Moi*

Pierre Nouvel

Né à Paris en 1981, fondateur du collectif transdisciplinaire Factoid, Pierre Nouvel conçoit depuis 2005 des scénographies et installations vidéo pour le théâtre, la musique, contemporaine ou l'opéra. Il a collaboré avec de nombreux metteurs en scène (Jean-François Peyret, Hubert Colas, Lars Norén, Arnaud Meunier, François Orsoni, Chloé Dabert...) et compositeurs (Jérôme Combier, Georges Aperghis, Alexandros Markeas, Pierre Jodkowski...).

Son travail se décline aussi sous la forme d'installations présentées notamment au Centre Pompidou (2007), au Pavillon Français de l'Exposition Internationale de Saragosse (2008), à la Gaité Lyrique (2011) ou au Fresnoy (2013). En 2015, il fut pensionnaire à la Villa Médicis, où il effectue un travail de recherche sur les matériaux dits intelligents (encres électroniques et conductrices, matériaux à mémoire de forme...) et les technologies pouvant intervenir dans l'élaboration d'objets et d'espaces augmentés. En 2019 il signe avec Raphael Dallaporta l'œuvre *Eblouir / Oublier* dans le cadre du 1% Artistique de l'école nationale de la photographie à Arles. Il est actuellement artiste associé à la Comédie de Reims.

Éléonore Mallo

D'abord musicienne puis ingénieur du son diplômée de l'école nationale supérieure Louis Lumière, elle travaille aujourd'hui principalement comme bruiteuse.

Passionnée de son et de bruits depuis l'enfance, elle entre dans le monde du bruitage par le cinéma (où elle collabore dernièrement avec Bertrand Mandico, mais aussi régulièrement pour les travaux des artistes étudiants du Fresnoy ainsi que de la Femis).

Elle étend sa pratique du bruitage au théâtre, à la radio, et tout autre endroit où le son peut raconter, évoquer, porter une histoire, un propos (elle crée en 2019 la partie sonore de l'installation du salon du livre et de la presse jeunesse de Montreuil, l'habillage sonore et les bruitages de plusieurs séries de podcast - *La légende de Noël* de Mathieu Genelle, *Pas si Différents* produit par Binge audio - ou encore un parcours sonore immersif pour le château de Vaux le Vicomte produit par narrative. Dernièrement, elle participe comme bruiteuse à deux veillées créées et interprétées par Estelle Meyer).

Elle travaille en parallèle à la transmission de sa passion au public lors d'ateliers et d'interventions au sein de structures culturelles ou dans le cadre scolaire, avec Ciné93, le BAL, et régulièrement avec la Philharmonie de Paris, pour laquelle elle conçoit un module bruitages dans le cadre du projet de la Philharmonie des Enfants qui ouvrira au public courant 2021.

Elle a collaboré avec François Orsoni sur la projet *Coriolan*.

Valentin Chancelle

Âgé de 24 ans, Valentin Chancelle est un ingénieur du son spécialisé dans le théâtre. Après des études à l'Institut National de l'Audiovisuel (INA) et une année d'apprentissage au Théâtre National de la Colline, il travaille avec Alexandra Badéa (*Points De Non-Retour: Quais de Seine*) et Angélica Liddell (*Una Costilla sobre la Mesa: Madre y Padre*). Il collabore également à la réalisation du prochain album de Tamia Valmont, et réalise sa première création sonore pour *Coriolan* mis en scène par François Orsoni.

Natalia Brilli

D'origine belge, Natalia Brilli a fait des études de scénographie à l'Ensav de La Cambre à Bruxelles. Au théâtre, elle a travaillé sur de nombreuses créations belges principalement au Théâtre National de Belgique, mais également à l'étranger avec Stéphan Suschke du Berliner Ensemble. Elle s'installe à Paris en 2000 où en parallèle de son métier de scénographe, elle va s'intéresser au design et créer sous son propre nom sa ligne d'objets et mobiliers distribués dans le monde. Ses objets emblématiques font aujourd'hui partie des collections du Musée Des Arts Décoratifs de Paris. Au cinéma, elle signe la direction artistique du dernier film de Larry Clark *The Smell Off Us*. Elle a signé la scénographie et les costumes de *Coriolan*, mis en scène par François Orsoni.

Lili Chen

Lili Chen est entrée à l'âge de 10 ans à l'École de l'Opéra de Pékin où elle apprend jusqu'à sa vingtième année le chant, le jeu dramatique et lyrique, l'acrobatie et les arts martiaux puis elle part se perfectionner aux États-Unis (Denver Chinese Culture). Née à Taïwan, elle gardera des relations très étroites avec l'Opéra de Pékin pour lequel elle continuera de danser en Chine et en Europe mais c'est à Taïpei qu'elle commence vraiment sa carrière de comédienne. Arrivée en France en 2010 elle obtient une licence des Arts du Spectacle à l'Université de Paris 8 Saint-Denis tout en poursuivant ses activités de mannequin, de danseuse et de comédienne. Elle intègre en 2014 la troupe d'Opéra chinois E.A.C.S. puis en 2019 la Compagnie Remue-Ménage avec lesquelles elle se produit régulièrement comme danseuse ou comédienne en France ou à l'étranger.

Namkyung Kim

Namkyung Kim s'est formée à l'université National des arts de la danse de Séoul en Corée du Sud avant de suivre la formation du Centre Chorégraphique National de Montpellier sous la direction de Mathilde Monnier. Danseuse professionnelle, Nam a travaillé avec des personnalités de la danse de renom dont James Thierrée, Marie-Claude Pietragalla, Yoshi Oida, Dominique Boivin, Christian Blaise, Christian Bourigault, Marion Lévy, Karine Saporta. Elle a également collaboré à plusieurs reprises en tant que chorégraphe sur la création de pièces de théâtre en Corée du sud (*Monsieur de Pourceaugnac, Faust, Baiser 3, Symphonie de ballon, Hamlet...*). Elle a également donné des stages de danse à Paris, Brest, en Russie et en Corée du sud.

Alban Guyon

Alban Guyon a suivi la formation du Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique de la ville de Paris sous la direction de Joël Jouanneau, Dominique Valadié, Alain Françon, Jean-Paul Wenzel et Hélène Vincent.

Il a travaillé au cinéma avec Philippe Garrel (*Les amants réguliers*), Mati Diop (*Last night, Snow canon*), Marina Diaby (*La fin du dragon*), Pierre Schoeller (*Un peuple et son roi*) et Antoine Camard (*Sacré Cœur*).

Au théâtre, il a collaboré notamment Thierry de Peretti (*Richard II, Les illuminations, Le mystère de la rue Rousselet*), Georges Lavaudant (*El pelele*), Pauline Bureau (*Romeo et Juliette, Dormir 100 ans*), Volodia Serre (*Le suicidé*) et Jean-Louis Martinelli (*Calme, Britannicus, l'Avare*).

Depuis plusieurs années, il travaille régulièrement avec François Orsoni (*Le bonnet de fou, Woyzeck, Jean La chance, Baal, La mort de Danton, Monsieur le député*).

Il joue également dans la dernière mise en scène de François Orsoni, *Coriolan*, de Shakespeare.

contact artistique

François Orsoni
+33 (0)6 11 19 19 75
francois.orsoni@icloud.com

administration et production

Manon Galinha
+33 (0)6 98 42 61 01
manongalinha@gmail.com

production et diffusion

Karine Bellanger - bora bora
productions
+33 (0)6 75 94 70 46
bellanger.ka@gmail.com

Site de la compagnie

www.neneka.fr



12 mars 2022

Le petit garde rouge ou l'évident potentiel théâtral du dessin

François Orsoni retrouve l'auteur et illustrateur Chen Jiang Hong pour une nouvelle collaboration scénique de toute beauté. En adaptant son album autobiographique, "Mao et moi" sous le titre *Le petit garde rouge*, le metteur en scène passe un cap dans la portée de son geste théâtral.

On avait découvert avec émerveillement leur fructueuse collaboration lors de *Contes Chinois*, leur précédente création. Le metteur en scène François Orsoni a le chic pour adapter à la scène les albums jeunesse signés Chen Jiang Hong et leurs retrouvailles ont, pour cette deuxième expérience, un goût d'intimité mêlé au parfum de la grande Histoire, ce qui leur donne une portée autrement plus large. Car en jetant son dévolu sur *Mao et moi*, récit autobiographique de l'auteur-illustrateur, la présence au plateau de celui-ci n'en est que plus signifiante et émouvante.

Nous sommes dans les années 60 en Chine. Chen Jiang Hong n'est encore qu'un enfant lorsque s'abat sur le pays la Révolution Culturelle en même temps que le culte imposé du président Mao. Son quotidien et sa vie de famille s'en trouvent profondément bouleversés. Elaboré à partir de ses souvenirs, Chen Jiang Hong raconte sa propre histoire, en choisissant de se mettre à hauteur d'enfant, l'enfant qu'il était à l'époque mais aussi ceux auxquels s'adresse son livre puisqu'il est devenu depuis un célèbre auteur jeunesse publié à L'Ecole des Loisirs, référence en la matière. "Lian", "Le Démon de la forêt", "Le Prince Tigre"... , ses albums ont la côte auprès des jeunes et des parents. Et son trait, reconnaissable entre tous, allie le plaisir du dessin à celui de la peinture, porte en lui des résonances calligraphiques et ouvre aux lecteurs occidentaux une fenêtre sur l'Asie, son folklore, ses animaux et chimères, son imaginaire.

Ce qui est très beau ici dans la narration, c'est la pudeur et la délicatesse qui irriguent tout le récit. Jamais l'auteur ne juge le régime en place, il ne l'explique pas non plus, ne rentre pas dans les détails, ne s'appesantit pas. La tentation du pathos jamais ne l'effleure. Car son ambition est ailleurs. Il ne cherche pas à revenir sur les faits historiques mais à retrouver, au plus près de son propre vécu, comment l'Histoire

a impacté son quotidien familial. Les changements en chaîne. Les proches qui partent (le père), disparaissent (la voisine) ou meurent (le grand-père). La perte est au cœur du traumatisme qui n'est pourtant jamais évoqué comme tel. Perte des êtres chers, de liberté, d'individualité, de sa terre natale qu'il faut fuir pour s'émanciper. Seul l'art, ici, permet de réparer. La découverte du dessin enfant, les Beaux Arts ensuite. L'art comme échappatoire devient la possibilité de se réapproprier sa propre histoire.

François Orsoni reprend le dispositif remarquable de *Contes Chinois* : Chen Jiang Hong, en bordure de plateau, dessine en direct sur un rouleau de papier qu'il déroule au fur et à mesure. Filmés en temps réel, les dessins apparaissent petit à petit sur l'écran blanc, au rythme de la main, accompagnant chaque scène. Le dessin fini, Chen Jiang Hong laisse glisser à terre le papier pour amorcer le suivant sur la page à nouveau blanche. Ce rouleau porte en lui la mémoire des dessins qui petit à petit tombent à terre, il raconte à lui tout seul ce que sont nos vies : des pages blanches qui se remplissent et laissent la place à d'autres sans jamais disparaître complètement. Il est la frise chronologique sur laquelle s'inscrivent les événements, il garde la trace des souvenirs et de l'Histoire qui s'imprime dans nos corps et nos vies. **Quant à la narration, elle est prise en charge par le comédien Alban Guyon, admirable dans sa sobriété très habitée et dans le lien scénique qu'il noue avec les deux danseuses (sublimes Lili Chen et Namkyung Kim), représentant les deux sœurs du protagoniste.** Leur apparitions dansées soulèvent le cœur et apportent à l'ensemble un mouvement bienvenu qui appuie la théâtralité de la proposition, tout autant que cette idée lumineuse du bruitage en direct.

Derrière un écran vertical, tantôt transparent, tantôt surface de projection du dessin, **Eléonore Mallo** s'active à donner à cette histoire venue de loin sa matière sonore. Le son et la musique spatialisés contribuent pleinement à l'architecture d'ensemble de ce spectacle superbe qui combine merveilleusement ses moyens d'expression dans une alchimie radieuse et dont le moindre détail, jusqu'aux tissus des costumes, est soigné. Et quand Chen Jiang Hong, que l'on regarde dessiner avec délice, prend le relais de la parole pour raconter son exil français, sa main et son crayon restent à l'écran, suspendus au-dessus de la page et cette image résume à elle seule un chemin de vie.

Marie Plantin – www.sceneweb.fr

Un Fauteuil pour L'Orchestre

Le petit garde rouge, mise en scène de François Orsoni, texte et dessins de Chen Jiang Hong, à la MC93 de Bobigny

Mar 14, 2022 | Commentaires fermés sur Le petit garde rouge, mise en scène de François Orsoni, texte et dessins de Chen Jiang Hong, à la MC93 de Bobigny

fff article de Denis Sanglard

Il est des créations parfois en apparence toutes simples mais d'une beauté et d'une poésie qui vous frappent et vous bousculent par sa forme épousant avec bonheur un récit singulier et prégnant. Ajoutons à cela un sujet qui aborde un pan de l'histoire contemporaine, pour beaucoup d'entre nous méconnue, la Révolution culturelle initiée par Mao Zedong en 1966 et qui bouleversa profondément la République populaire de Chine. Mais l'originalité du récit donné est que cette révolution est vue à la hauteur d'un enfant. François Orsoni adapte pour la scène le récit autobiographique du peintre Chen Jiang Hong, *Mao et moi*. Ce n'est pas la première fois que ces deux-là collaborent ensemble. Il y eu en 2018 *Contes chinois*.

Au milieu des années 1960, dans une ville du nord de la Chine, Chen Jiang Hong mène avec ses parents, ses grand parents et ses deux sœurs une vie normale dans un petit appartement. Une vie bientôt arrachée à sa quiétude par la Révolution culturelle et ses conséquences tragiques. Le père envoyé en rééducation près de la frontière russe, les voisins soumis à l'humiliation des autocritiques publiques et qui disparaissent brutalement emmenés par les gardes rouges. Les livres et les œuvres graphiques brûlés. Jusqu'à l'absurde : incompréhensiblement les poules élevées avec amour par sa grand-mère sont aussi condamnées par la révolution, égorgées une à une. Les hivers où la faim vous tenaille... Et toujours l'insouciance de l'enfance, jeux de billes, apprendre à tenir sur un vélo, l'ennui, se mêle au tragique de la situation politique. L'école et les psaumes maoïstes récités comme mantra, être nommé avec fierté petit garde rouge... Et puis, avec quelques bouts de craies, à même le sol, Chen Jiang Hong dessine inlassablement. Le dessin sera son émancipation, sa résilience. La force de ce récit est qu'il ne porte jamais aucun jugement sur les événements politiques traversés. C'est le regard naïf mêlé de gravité d'un enfant aux prises avec une réalité qui lui échappe et les mystères de la vie mais dont il pressent intuitivement la violence.

C'est une mise en scène lumineuse, délicate et sensible à laquelle participe Chen Jiang Hong, présent sur le plateau. Et cette présence est exceptionnelle par sa portée. François Orsoni privilégie avec raison la fabrique de l'image en direct qui donne à cette création son rythme, sa dynamique. Ce récit, conté par un narrateur (Alban Guyon), est ainsi illustré au fur et à mesure, les dessins à l'encre projetés pendant leur exécution sur le plateau. Il y a quelque chose de vraiment troublant à voir cette main exécuter avec tant de célérité le dessin, un dessin délicat et d'une grande

force, être le prolongement de la voix du récitant, l'adulte rejoignant ainsi l'enfant qu'il fut. Et rester en cela maître de son histoire. François Orsoni, respectant avec intelligence le point de vue de l'enfant, nous invite à une véritable immersion dans cette part d'enfance et d'innocence volée par la violence de cette révolution. Le récit, l'image, voire la couleur (qui s'efface au profit du rouge qui envahit l'image en son entier ainsi que le plateau), font œuvre de mémoire, mais aussi le son. Une véritable ambiance sonore, réalisée en direct, nous plonge dans cette histoire qui prend ainsi une réalité concrète jusque son évolution dramatique. Deux comédiennes et danseuses (Lili Chen et Namkyung Kim) accompagnent Alban Guyon dans ce voyage mémoriel. Elles sont les sœurs de Chen Jiang Hong mais aussi l'émanation de cette Chine en plein bouleversement. Aux danses traditionnelles de l'Opéra chinois bientôt se substituent les ballets de propagande. Les manches d'eau virevoltants des kimonos ont laissé place aux raides uniformes kaki. Ainsi François Orsoni n'oublie jamais l'arrière-plan historique qui traverse le récit mais sans l'imposer parce que le cœur de cette histoire reste le regard de cet enfant. Et puis il y a soudain ce moment d'une rare et belle émotion, foudroyante, quand Chen Jiang Hong prend la parole à son tour pour conclure ce récit et dire ce que fut la suite de son histoire qui engageât son futur et son désormais présent. Les beaux-arts à Paris et l'exil. A cet instant ce récit comme distancié jusque-là prend une nouvelle épaisseur, sortant du cadre même du théâtre et de la fiction pour entrer dans la vie même. Bouleversant, oui.